



CRITIQUE

Tirage à part

Louis MARIN

Les ruses du mythe

LES RUSES DU MYTHE

LAURENCE KAHN

Hermès passe
ou les ambiguïtés
de la communication

Ed. Maspéro, 1978, 205 p.
Coll. « Textes à l'appui »

Voici un livre de lecture, celle d'un récit, *L'hymne homérique à Hermès*. Laurence Kahn en assume, dès l'entrée, toutes les exigences. Elle ne les subit pas, elle les accomplit en méthode. Comme le dieu étrange et familier dont elle a fait son objet d'étude, affrontée à l'aporie, à la contradiction, à l'obscurité qui, dans la tradition, entoure son dieu, Laurence Kahn passe ; elle est passée, elle a trouvé la voie dans ce qui semblait interdire toute voie. Elle passe, elle est passée parce qu'elle a transformé en chemin ce qui était défi à tout cheminement ; étude hermétique ; étude herméneutique ; voici un livre qui est revenu à son objet, un hymne à Hermès, à son tour, après ceux de Michel Serres dans une remarquable conjonction-disjonction signalée en forme d'épigraphe.

Un livre qui s'annonce modeste : lire attentivement, au mot à mot, les 550 vers d'un récit. Mais qu'on ne s'y trompe pas, qu'on attende le chapitre de conclusion et l'on verra que cette modestie était peut-être une feinte — comme celle du dieu passager —, car il ne s'agit de rien moins peut-être qu'une autre conception, une autre théorisation du mythe d'Hermès, du mythe en général, qui vise cette fois — et c'est peut-être, c'est sans doute l'essentiel — à prendre en compte l'énonciation même du mythe. C'est alors que la théorie devient stratégie et la lecture, tactique, pour découvrir la stratégie et la tactique du mythe lui-même, ses diverses efficacités, ses multiples pouvoirs : ce qui sans doute ne pouvait se faire qu'à l'occasion — O *Kairos* — de ce mythe singulier, celui d'Hermès qui conte, avec une féroce gaité, les tactiques légères de celui qui se tient par définition sur les limites et qui les franchit : Hermès, le dieu-passage. Que peut donc faire le dieu-passage sinon de passer ? Complicité, connivence entre Hermès et sa disciple. Un livre un peu louche puisqu'une thèse érudite y déploie ses savoirs et ses références mais brouille aussi les pistes, monte des pièges, entraîne l'intelligence et séduit, lui aussi, par une certaine musique.

Soyons sérieux : un mot de la méthode et de sa finalité. Laurence Kahn l'écrit, après l'inévitable et traditionnelle revue

critique qui ouvre son étude : il s'agissait pour elle, à travers la cohérence retrouvée d'un texte, de reconstruire l'union logique et l'harmonie de la figure d'Hermès, autrement dit, repérer l'axe paradigmatique qui regroupait toutes les mentions du dieu. Seulement voilà l'os : le texte est unique, riche et complexe, il n'y en a qu'un ; finies donc les comparaisons, la construction de la structure par mise en relation des variantes, etc. (Et s'il en était toujours ainsi ? Si tout texte « littéraire » était singulier ?) Voilà donc l'aporie et voici l'astuce de Laurence — Hermès en réponse : « Nous découvrons dès lors que, en l'absence de variantes du mythe, il faudrait nécessairement passer par l'enchaînement narratif pour parvenir à nos fins. » La dynamique syntagmatique du récit, loin de détourner l'attention de l'analyste des structures paradigmatiques profondes de la signification, était au contraire la seule voie « pour atteindre la logique structurelle de son objet » : non point fabulation banale et lâche, mais construction et enchaînement rigoureux. Ainsi donc — et il se peut bien que cela ne puisse être dit qu'à propos du dieu-passage, du dieu astucieux, prompt à saisir l'événement favorable, ouvreur et brouilleur de pistes — il n'est pas indifférent que ceci nous soit conté avant cela, que tel épisode précède tel autre, qu'un temps narratif se déploie et avec lui des surprises et des attentes, des prévisions et des retournements — ce temps-là n'est pas indifférent parce que c'est en le prenant en compte qu'il est possible de commencer à comprendre l'efficacité du récit, à l'entendre comme stratégie justement parce qu'on l'écoute se narrer. Toutefois, l'enchaînement rigoureux des épisodes de *l'Hymne homérique à Hermès* une fois mis en évidence, il faut aller plus loin encore, nous explique Laurence Kahn : nous avons affaire à un texte ambigu parce que symbolique ; la puissance du récit est liée à sa force symbolique, ce qui veut dire à la fois que le récit-mythe est porteur non seulement du message narratif, ainsi l'histoire d'Hermès, mais encore d'un message sur lui-même, « sur ses règles de constitution, sur sa nature spécifique » et que, d'autre part, la puissance polymorphique de ce narratif symbolique ouvre un accès à l'attitude d'écoute du récit et à ses modalités spécifiques d'expression, en bref à un certain type d'énonciation entre l'aède et ses auditeurs, à un travail de la communication dont le texte seul porte les marques et les traces encore pour nous.

On aperçoit alors bien vite pourquoi l'histoire (le mythe ?) d'Hermès est un merveilleux objet d'étude du mythe : parce que cette histoire n'est autre que le récit de sa narration sous la figure du dieu, par la figuration de ses aventures ; et le plaisir que nous avons à les lire n'est pas très différent de celui d'Apollon écoutant à la fin Hermès jouer harmonieusement de la cithare et célébrer les dieux immortels et la terre ténébreuse.

Ne pourrait-on penser que raconter une histoire est toujours (ou presque toujours) le moyen de piéger l'auditeur par le plaisir que celui-ci prend à son écoute ? Tout conteur ne serait-il pas Hermès ? Encore faut-il savoir bien raconter pour faire naître ce plaisir comme Apollon soulevé, à l'écoute du chant d'Hermès, d'un désir invincible.

Mais si le plaisir est le ressort du piège narratif, il convient — si on veut le démonter et le démontrer — reconnaître les intérêts du narrateur : en vue de quel objectif, de quelle fin raconter, bien raconter ? Pour Hermès, sujet narré, point de problèmes : il poursuit, tout au long de son histoire, une stratégie précise : comment être dieu à part entière ? Comment réintégrer l'Olympe et y recevoir, comme les autres immortels, offrandes et prières ? Je n'en dis pas plus et laisse au lecteur le plaisir de la surprise et de l'attente : ainsi, par exemple, le récit du sacrifice efficace effectué cependant contre les règles. « Hermès se place très exactement sur la ligne de démarcation entre l'humain et le divin, lieu indécidable par excellence où à tout instant il peut basculer dans un ordre ou dans l'autre », mais sacrificateur, il devient, par transversion des rites, pour reprendre une expression de M. Serres, destinataire de son propre sacrifice et, du même coup, franchit la ligne infranchissable qui sépare l'humain du divin. Il devient dieu tout en restant proche des hommes. Il passe la ligne, il marque le passage et reste marqué par le passage. D'où sa fonction d'échangeur et de messager.

Mais qu'en est-il du narrateur du mythe et de son auditoire ? Le troisième épisode de *l'Hymne* nous livre peut-être, au niveau des énoncés narratifs, la clef — ou une des clefs — de l'énonciation du mythe : Hermès séduit Apollon, par le chant et la voix pour obtenir la gloire et la puissance prophétique. Ainsi le *mythos* : il « s'inscrit dans le champ de la *peithô* et la persuasion est à l'œuvre dans sa texture. Parole séductrice qui ne tient qu'à la bouche des hommes, il vole, s'efface et peut se perdre. Au cœur de la structure du cosmos dont il répète l'agencement et les lois de répartition, il menace toujours par son absence, oubli mortel qui le plongerait dans le chaos... » Dire un mythe, ce n'est pas seulement transmettre un savoir, mais reconnaître une maîtrise du monde, reprendre possession de tout le parcours de maîtrise par la puissance séductrice des mots. Mais il y a plus et les dernières pages du livre de L. Kahn sont ici décisives et cependant laissent le lecteur sur son désir de savoir (stratégie, ou tactique de l'auteur ?). Parole sans scène où se montrer (à la différence de la parole tragique), parole de jonction où celui qui parle et celui qui écoute sont réunis dans un lieu qui n'est pas d'espace, le mythe est un discours actif entre locuteur et destinataire. Que réalise-t-il dans et par ses figures

de condensation, de déplacement, de surdétermination qui violent les règles du savoir partagé par l'aède et ses auditeurs, la *doxa* commune ? Il fonde, nous dit L. Kahn, une nouvelle connivence entre eux en énonçant subrepticement un message sur leur relation, « entente souple et tacite, branchement intense du locuteur et du destinataire, rapport culturel à la parole et à l'autre qu'il redouble en lui... ». Qu'est-ce à dire ? Le mythe, lieu à la fois d'un décalage et d'une jonction, « celle-ci s'étayant sur celui-là, écrit L. Kahn à la fin de son étude, la parole de Peithô, sœur d'Eros... » doit-on penser le récit mythique au plan de son énonciation — que figure, dans le mythe d'Hermès, le dieu passage et passeur — dans sa parole séductrice, comme la réanimation d'une différence errante dans le système réglé et institutionnalisé des oppositions, comme le passage d'une catégorie, d'un domaine, d'un lieu à leurs opposés ? Le mythe et sa récitation ou la puissance érotique d'actes de langage retournant, contre lui-même, le pouvoir des discours de savoir ordonnateurs du monde, des hommes et des dieux dans leur pleine vérité.

LOUIS MARIN.